

NOTES DE LITTÉRATURE CANADIENNE

AUTEURS ET LIVRES

La mort de M. Adolphe Poisson a mis en deuil les lettres canadiennes. Depuis 1880, date où il publia son premier recueil, *Chants canadiens*, jusqu'à hier, jusqu'à 1917 où il publiait les *Chants du Soir*, M. Poisson n'a cessé de cultiver la poésie, et de donner aux lettres tout le loisir que lui laissaient ses fonctions de régistrateur du comté d'Arthabaska.

Après plus d'une année de maladie, il s'est éteint doucement à Arthabaska, le 22 avril dernier, à l'âge de 73 ans. M. Poisson était né à Gentilly le 14 mars 1849. Il a toujours habité la campagne où se plaisait son âme de poète. Il fit d'Arthabaska le séjour préféré où il aimait tant hommes et choses.

Les champs vallonnés et pittoresques de ce pays, la grâce incomparable d'une nature où les dessins harmonieux et colorés du panorama offraient à son imagination et à sa rêverie des thèmes inépuisables, la société très distinguée d'une petite ville qui s'est toujours piquée d'élégance et d'atticisme : tout cela faisait à M. Poisson un milieu très cher où il vécut avec amour, et où il dort maintenant, dans la paix du chrétien, son dernier sommeil.

M. Poisson avait étudié ses classiques au Séminaire de Québec et au Collège de Nicolet. Il garda pour ces institutions le culte d'une grande fidélité. Comme nous aimions à voir revenir sous le vieux toit du Séminaire de Québec cet ancien resté toujours jeune, avec une âme où la fraîcheur des impressions se mêlait encore aux vieux souvenirs! Son amitié nous fut précieuse pour tant de ferveur renouvelée qui

s'en dégagait sans cesse, pour tant de choses du passé qu'il évoquait avec entrain, pour un si bel enthousiasme qu'il accordait à tous les espoirs de la vie canadienne.

Car M. Poisson fut un patriote; ce barde voulut consacrer sa muse et ses talents à notre histoire, à nos mœurs, à la vie nationale ou domestique, à nos joies et à nos deuils patriotiques. Il ne chanta jamais pour le seul plaisir de chanter. Il accorda toujours sa lyre aux thèmes généreux que lui suggéraient les événements petits ou grands de sa maison ou de son pays.

Il a successivement publié : *Chants canadiens* (1880) ; *Heures perdues* (1894) ; *Sous les pins* (1902) ; *Chants du Soir* (1917). Dans tous ces recueils on retrouve la même sorte de lyrisme, solide sans éclat, toujours ému, d'inspiration délicate, où la pensée parfois s'élève et se double de vives émotions.

Nous pourrions répéter à propos de tous ses livres ce que nous avons écrit du lyrisme de M. Poisson quand parut *Sous les Pins*.

“ La poésie de M. Poisson est calme autant que facile. Rien de troublant, rien de tourmenté dans cette œuvre. M. Poisson est le poète des douces et pures voluptés. Il ne veut pas secouer trop fortement notre imagination, ni non plus alarmer trop vivement notre conscience. Il ne cherche pas l'extraordinaire, ni le fantasmagorique ; nous suivons sans effort son vol gracieux. Ses strophes sont faites d'émotions tendres, de pensées ingénieuses, plutôt que de profondes réflexions et d'angoissantes inquiétudes. Sans doute il a lu Pindare, et il a retenu de ce chantre des luttes pacifiques du stade ce qu'il dit de la poésie : “ Elle fait la paix dans le cœur de l'homme et dans le monde. Elle désarme la foudre de l'aigle même de Zeus, que baigne un nuage d'harmonie.” Et c'est pour réaliser dans son œuvre cette mission de la poésie, que M. Poisson ne nous donne que de sages leçons, qu'il ose rarement quelque hardiesse, qu'il promène toujours avec

nous son regard sur des horizons tranquilles et remplis de calme lumière . . .”

Notre poésie canadienne-française a bien évolué depuis que M. Poisson la pratiqua à sa manière, qui fut la première manière de chez nous. Elle s'est certainement enrichie de procédés nouveaux ; elle s'est assouplie, elle a multiplié les cordes de son luth. Mais il fera toujours bon de revenir à nos anciens, de retrouver les strophes calmes et saines de leurs recueils. Et il n'est que juste d'inscrire sur la liste des poètes de chez nous qui ne doivent pas mourir tout entiers, le nom si loyal et si aimé du “ barde des Bois francs ”.

*

* *

Et puisque nous sommes à pleurer au Parnasse canadien, pourquoi n'y accorder pas un souvenir à un autre poète qui fréquenta souvent la montagne sacrée, qui souvent y fit entendre ses chants sincères, les publia volontiers dans les feuilles discrètes de son Collège, mais négligea — ce fut grand dommage — de les recueillir et d'en faire des livres ? Qui n'a lu les strophes de Derfla dans “ l'Oiseau Mouche ”, puis “ l'Alma Mater ” du Séminaire de Chicoutimi ? Et qui ne sait que Derfla c'était Alfred écrit à l'envers, et que le poète qui s'amusait à signer ainsi n'était autre que M. l'abbé Alfred Tremblay ?

L'abbé Alfred Tremblay, né à la Baie des Ha-Ha, près de ce beau lac, coupe éclatante, si gracieuse que le Saguenay dessine en marge de son lit sauvage, sorte de réservoir vaste et lumineux où il fait se reposer un moment ses flots profonds, l'abbé Tremblay eut sans doute avec ses premiers regards d'enfant ouverts sur un tel spectacle de beauté ses premières inspirations de poète. Et le poète garda toujours quelque chose des caprices de l'enfant ébahi. Personne ne fut plus sensible à la poésie des choses que l'abbé Alfred Tremblay ; aucun n'a comme lui, chez nous, mêlé à la sincérité des émois,

les légèretés, les badinages, les naïvetés d'une âme restée toujours jeune. Je ne crois pas que — lyriquement parlant — ce poète ait jamais dépassé vingt ans ! Et c'est justement ce qui faisait à la fois le charme, la grâce exquise, et souvent l'inégalité déconcertante de ses strophes. L'abbé Tremblay rimait pour ses chers élèves du Séminaire de Chicoutimi ; et il garda toujours au fond de son âme la fraîcheur, la spontanéité, et aussi l'allure un peu fantaisiste de ses jeunes admirateurs.

Ce poète était à la fois rêveur sensible, et philosophe. Quatre ans professeur de philosophie au Séminaire de Chicoutimi, de 1878 à 1882, trente-cinq ans professeur de théologie dogmatique, de 1886 jusqu'à sa mort arrivée le 9 décembre 1921, l'abbé Tremblay avait un grand souci de la précision doctrinale et aussi le goût très vif de l'image qui concrétise et colore les abstractions. Et il aimait par surcroît à laisser sur les choses errer son imagination vive et émue. Et il se plaisait aussi à surprendre le côté amusant, ironique ou drôlatique des petits événements qu'il chantait ou des spectacles qu'il décrivait. N'avait-il pas envie de badiner et de se moquer un peu de lui-même quand il écrivait dans la deuxième strophe d'un poème plutôt grave intitulé, " *le lac* " :

Combien de fois, pour voir plus belle mon image,
Sur son chaste miroir, j'ai penché mon visage
Dont il faisait un astre au milieu du ciel pur !

Derfla aima par dessus tout chanter son pays du Saguenay et de Chicoutimi, et les choses si attachantes de la vie de collège. Sa petite patrie, qui lui fut chère, pleure encore le barde dont la voix s'est tu, dont la lyre est brisée. Nous espérons qu'un jour, bientôt, quelqu'un ramassera les feuilles éparses d'une œuvre qui mérite d'être conservée. L'*Alma Mater* du Séminaire de Chicoutimi, et le *Progrès du Saguenay*, ont publié, à l'occasion de la mort de l'abbé Alfred Tremblay des articles où s'expriment avec sincérité les regrets de l'amitié. Il faut, maintenant, ériger à la mémoire du poète le

monument modeste mais gracieux que sa muse elle-même lui a préparé.

Derfla nous écrivait un jour : " Il n'est pas sûr que je sois artiste, mais il l'est que je suis canadien et prêtre ". Le poète était certainement tout cela à la fois, et c'est la raison pour laquelle on aimerait tant à relire ses poèmes tous inspirés par le culte de l'art, et par une solide foi patriotique et religieuse.

*

* *

Les poètes meurent ; la poésie ne meurt pas. Elle se retrouve, à chaque génération, dans l'âme de ceux qui recueillent sa flamme et son héritage.

Nous avons souvent signalé ici les œuvres de mérite variable qui enrichissent ce domaine de notre littérature. Nous ne ferons aujourd'hui que souligner le nom du plus jeune de nos lyriques.

M. Jean Bruchési a vingt ans. Il commence ses études de droit, à l'Université de Montréal, et il a voulu à ce moment de la vie, taquiner les muses, battre ses premiers " coups d'aile " vers l'art poétique. Et il a offert au public ces essais de jeunesse.(1)

A vingt ans l'on écrit beaucoup de choses qui intéressent soi-même ; on en écrit peu qui retiennent le public attentif. M. Bruchési aurait pu éliminer de son recueil bien des petits poèmes aux ailes trop courtes, qui n'étaient pas faits pour monter assez haut. C'est sans doute pourquoi l'on a été si sévère en certains quartiers pour son livre.

Le jeune poète a provoqué la critique ; celle-ci l'a un peu rudoyé. Et monsieur Bruchési retiendra de ce fait qu'il faut aux poètes, aux poètes de vingt ans, la prudence. Il ne devra pas en conclure qu'il doit rompre avec les Muses, Il y a chez lui trop de sensibilité délicate, trop d'élévation d'âme, et une

(1) *Coups d'Ailes*, Bibliothèque de l'Action Française, 1922.

imagination trop curieuse de s'ébattre aux champs de la fantaisie gracieuse.

Dans ses *Coups d'Ailes* on lit avec agrément beaucoup de ces strophes que lui inspirèrent les émotions tendres, contenues, toujours nobles et ferventes de son printemps. Voyez, par exemples, *les Yeux de nos Mamans*.

Comme tous les poètes, M. Bruchési recherche l'image. Il la rencontre parfois juste et jolie; mais parfois il se contente d'une image impropre, ou usagée et banale. Le vocabulaire manque à sa pensée ou à son sentiment. Et je reprocherais surtout à sa langue d'être impropre : défaut qui afflige d'ailleurs nos lettres canadiennes. A ce point de vue la première pièce du recueil : *La main de ma mère*, est vraiment malheureuse.

La lecture et l'expérience de la composition feront disparaître ces défauts. Les idées plus nombreuses viendront fortifier le sentiment ; et alors M. Bruchési, pour avoir osé faire à vingt ans, ses timides et premières envolées, montera d'un coup d'aile plus large et plus sûr en plein ciel.

*

* *

Parmi les œuvres qui ont paru depuis quelques mois, enrichi notre littérature ou glorifié notre effort littéraire, je voudrais signaler une étude sur nos récits et chroniques, faite avec soin et publiée par M. Charles Frédéric Ward, professeur de langue romane à l'Université d'Iowa : *The Recit and Chronicle of French Canada*.⁽¹⁾

Monsieur Ward, depuis plusieurs années s'occupe de notre littérature canadienne-française, et s'en occupant il n'a pu s'empêcher d'en apercevoir le mérite. Il a surtout regretté que tant d'ouvrages où s'exprime avec sincérité, et parfois avec éclat la pensée canadienne-française, soient inconnus des lecteurs de langue anglaise, soit des États-Unis, soit aussi

(1) Montréal, librairie G. Ducharme, 1921.

et même du Canada. Et ce professeur dont l'esprit est à la fois large, généreux et bien informé, a entrepris de faire connaître au public anglo-canadien et américain notre littérature. Au cours d'une correspondance assez nombreuse, nous avons eu l'occasion d'apprécier tout le souci d'exactitude et d'impartialité que M. Ward a apporté dans la préparation de son travail. La monographie parue il y a quelques mois atteste que tout ce soin a produit les meilleurs résultats.

Après un coup d'œil général porté sur l'ensemble de notre histoire littéraire, le professeur d'Iowa étudie chacun de nos principaux auteurs de Chroniques, de Récits et de Contes, depuis Joseph-Charles Taché, l'abbé Casgrain, Arthur Buies, Napoléon Legendre, Ernest Gagnon, Adolphe Routhier jusqu'à ceux qui aujourd'hui racontent et décrivent la vie canadienne, depuis les *Forestiers et Voyageurs*, la *Jongleuse*, les *Humeurs et Caprices*, jusqu'à *Chez nos Gens*, les *Rapaillages*, et nos *Propos Canadiens*.

Monsieur Ward se propose de faire pour chacun de nos genres littéraires, ce qu'il a fait pour les récits, chroniques et légendes. Il faut le féliciter, non seulement de ce large esprit de propagande, mais aussi du soin et de la qualité de son travail.

*

* *

Monsieur Jean-Baptiste Caouette a publié il y a quelques mois: *Une Intrigante sous le règne de Frontenac*. (1) L'on connaît de Frontenac surtout le politique avisé, le militaire hardi, l'homme de gouvernement qui a sauvé la Nouvelle-France aux jours dangereux de 1690. Ernest Myrand avait cependant, avec son *Frontenac et ses Amis* paru en 1902, soulevé un coin, plusieurs coins du voile qui dérobaient au grand public la vie privée du gouverneur ; mais monsieur Caouette a voulu contribuer à augmenter ces indiscretions de l'histoire

(1) Québec, 1921.

en construisant sur les relations de Frontenac avec madame de Boismorel une nouvelle, un roman qui nous fait aussi pénétrer dans l'intimité du héros, grand seigneur. Le petit Versailles de Québec que Frontenac avait eu la fatuité d'inaugurer, eut bien, tout comme celui de Louis XIV, ses intrigues galantes. M. Caouette en a raconté une avec beaucoup de vraisemblance. L'histoire et l'imagination s'y prêtent un utile concours, et il faut louer l'auteur d'avoir écrit ce petit livre dans un style alerte, clair et rapide, où les personnages retrouvent la vie.

A peu près vers le même temps, M. Jules Tremblay, d'Ottawa, bien connu pour de jolis recueils de vers comme *Des mots des Vers, les Ferments, Aromes du Terroir*, publiait en prose un petit livre curieusement intitulé : *Trouées dans les Navales*.(1)

Vous chercherez comme moi ce que veulent dire *Navales* et bien d'autres mots qui s'érigent en points d'interrogation sous les yeux du lecteur en maintes pages du recueil. M. Tremblay a voulu peindre la vie canadienne dans des scènes rustiques écrites en ville. Il les a écrites en un style citadin trop recherché, où abonde le néologisme. Je le dis tout de suite, parce que c'est vraiment ce qui frappe dès les premières pages des *Trouées*. M. Tremblay cherche le mot rare qui étonne, émerveille, et souvent ahurit. Est-ce habitude de poète qui cherche dans le vocabulaire des dieux le verbe inaccoutumé ? Mais alors que n'écrit-il en vers ? Ajoutons cependant que M. Tremblay souvent laborieux et parfois incompréhensible — les félibres *bienveigneraient* avec transport (p. 13) ; il *riotait* constamment (p. 27) — se corrige déjà de ce défaut dans les *Trouées* elles-mêmes. Les dernières scènes, les dernières en date, sont écrites dans une langue beaucoup plus simple, plus française.

Mais on lira avec intérêt quand même des récits comme : *Une guignolée, Retour du vieux temps, la Poule noire, la Dette, Bidou se fâche, le petit Chantre*. Et il faut féliciter

(1) Ottawa, 1921.

l'auteur d'avoir essayé de peindre des scènes si pittoresques de la vie canadienne, celles surtout que l'on vit dans nos pays neufs, dans les terres neuves, en pleines *novalles*. Il y avait là une riche matière où ne pouvait manquer de s'alimenter l'imagination hardie, pittoresque du poète que reste avant tout M. Tremblay.

*
* *

M. l'abbé Émile Dubois vient de publier un livre qui s'apparente par le titre à ceux dont nous venons de parler. Il s'intitule *Autour du Métier*.(1) Il s'agit de choses que l'on raconte autour du métier de chêne ou d'érable, sur lequel nos mères ont tissé la bonne étoffe du pays. Et vous pourriez croire qu'autour de ce métier rustique on parle des petites choses de chez nous, on conte des contes, on rappelle des légendes, on évoque des scènes de vie ou de mœurs populaires ; cela se faisait sans doute autour du métier de chez vous, mais pas autour du métier de chez monsieur Dubois. Autour de ce métier, on fait de la critique littéraire, on apprécie *Chez Nous* de Rivard, la *Naissance d'une Race* de l'abbé Groulx, le *Cours d'Histoire du Canada*, de M. Thomas Chapais, et même *Nos Historiens*, d'Henri d'Arles. Ce que grand'mère a dû en avoir de la surprise à entendre dissenter sur tant de choses dont s'accompagne rarement la chanson rude des métiers !

Et après ces *Impressions de lecture*, qui forment la première partie du livre, vous avez les *Bribes d'Histoire* qui en sont la deuxième et dernière. Et peut-être qu'ici encore les sujets sont biens graves pour qu'ils intéressent les tisseuses d'étoffe grise... Mais, ajoutons-le tout de suite, l'erreur de M. l'abbé Dubois est tout entière dans le titre de son livre, Le livre lui-même est bon, solide ; il révèle le grand souci qu'a l'auteur de servir les lettres et l'histoire de son pays ; et il

(1) Bibliothèque de l'Action Française, Montréal, 1922 ; in-8, 190 pages

faut le louer de l'exactitude de son information, de la justesse de sa pensée, de la bonne qualité de son style.

M. l'abbé Émile Dubois a donc groupé dans son livre des études variées où l'on peut apprendre ou revoir d'excellentes choses. Ses pages sur nos chansons canadiennes, et sur Philippe Aubert de Gaspé, ses jugements sur quelques ouvrages récents sont de judicieuses contributions à notre histoire littéraire. Ce qu'il affirme de "l'âme de notre histoire", de "l'union sacrée" qui fut toujours établie et maintenue chez nous entre laïcs et prêtres, et qui assure tant de victoires, témoigne du patriotisme éclairé, fervent de l'auteur. Et, enfin, avec lui, "sur la route de Carillon" nous admirons les héros qui sur cette voie sacrée de notre histoire, explorateurs, missionnaires, colons, guerriers, ont fait les gestes décisifs de l'épopée canadienne.

Le livre de M. l'abbé Dubois est à la fois un don généreux de son esprit, et une promesse littéraire qu'il faut lui demander de tenir.

*
* *

Pendant que M. l'abbé Dubois disserte et discute autour du métier, Marius ramasse des "Coquillages" sur la grève. Coquillages, c'est le titre de son livre.(1) Et ce titre lui fut suggéré par le souvenir de ses rustiques jeux d'enfant. Né à Maria, sur cette Baie des Chaleurs, où la nature a sculpté de si pittoresques rivages, Marius est allé souvent avec une douzaine de petits frères, jouer au bord de la mer, chercher dans le "rapport" les variables petites choses qui émerveillent la curiosité enfantine, "cailloux, tessons, poignées de porte, coquillages..."

Seulement les "coquillages" que Marius nous offrent aujourd'hui sont de tout autres bibelots. Il les a découpés, travaillés, ajourés, ciselés dans sa cellule de religieux; et il

(1) *Coquillages*. Croquis et Impressions, in-12, 212 pp., Montréal, 1922.

en prend chaque jour la matière soit dans ses souvenirs anciens, soit dans la chronique des événements du jour. Et le choix qu'il en a fait, et la forme qu'il leur donne, et la couleur des choses de chez nous qu'il répand sur tant d'objets, lui permettent d'appeler "coquillages" ces menus articles, ces billets du soir où chantent encore, avec les réminiscences du jeune âge, tous ces bruits de la mer qu'il a entendu déferler sur les sables de la Baie.

Le *Canada Français* qui compte Marius parmi ses collaborateurs, se réjouit du succès des Coquillages.

Parus pour la plupart déjà dans le *Devoir*, ils devaient former le joli recueil qui vient de paraître, et dont la couverture gracieusement dessinée offre aux yeux du lecteur un coin du rivage gaspésien... De Gaspé à Montréal, en passant par Québec et Lévis où l'auteur a longtemps séjourné, Marius a ramassé pour son esprit, pour son imagination, une foule de menus incidents, de faits graves ou légers, dont on retrouve avec plaisir dans ses "Coquillages" l'écho fidèle et discret.

*

* *

De tous les genres littéraires le théâtre est celui qui s'est le plus lentement et le moins heureusement développé chez nous. Avons-nous même des pièces qui resteront?... des pièces de résistance?

L'on fait quelque effort cependant pour constituer cette littérature dramatique. L'un des plus louables de ces derniers mois est celui de Mademoiselle Magali Michelet, qui nous a donné *Contre le flot*, pièce en trois actes, primée au dernier concours, celui de 1922, de l'Action Française.

Contre le Flot est une protestation parfois éloquente de l'âme canadienne-française contre l'anglomanie qui se répand trop chez nous. L'anglomanie c'est le flot qui emporte tant de familles de race française vers les mœurs anglaises

et les lâches abdications. Le snobisme qui déjà au début du siècle dernier s'exerçait à Québec, où régnaient les officiers saxons, beaux et dorés, n'a pas cessé de conquérir les faibles que fascinent la mode et l'or anglais. Ce snobisme inspira la verve de Joseph Quesnel qui écrivit vers 1800 une pièce en vers l'*Anglomanie*, restée inédite; il a aussi dicté à mademoiselle Michelet de bonnes pages en prose où s'exprime, surtout par les lèvres du docteur André Lamarche, sa fierté patriotique. On voit dans cette pièce comment une mère de famille canadienne-française, victime de sa sottise vanité, ne recherche plus que des relations anglaises à Montréal, et ne veut plus pour sa fille Corinne qu'un mari anglais. Corinne est sacrifiée à cette sottise; André Lamarche, le jeune médecin qui eut les premières amours de Corinne, est le héros qu'incarne la fidélité de notre race à sa langue et à ses traditions.

La pièce se lit agréablement. Les états d'âme n'y sont pas toujours assez vigoureusement mis à nus, mais il y a souvent dans ces pages des observations pittoresques, une psychologie piquante, que justifient trop certaines modes d'aujourd'hui.

*

* *

Les professeurs de l'Université Laval contribuent chaque année à l'enrichissement de nos lettres canadiennes.

M. Thomas Chapais, professeur d'histoire, a publié cette année le troisième volume du *Cours d'Histoire du Canada*. La Société Historique de Montréal vient de décerner à M. Chapais, pour ce livre excellent, son premier prix d'histoire.

On sait avec quelle autorité sereine, avec quel esprit scientifique M. Chapais a étudié les questions si difficiles de notre histoire au siècle dernier. Nous ne pouvons que le rappeler ici puisque nos lecteurs liront dans cette livraison du *Canada Français*, l'article que consacre à l'ouvrage de

M. Chapais l'historien consciencieux que fut monsieur A.-D. De Celles.

Mgr L.-A. Pâquet a continué la série déjà si précieuse de ses *Etudes et Appréciations*, en y ajoutant le volume paru il y a quelques semaines : *Thèmes Sociaux*. L'un de nos collaborateurs, le R.P. Rodrigue Villeneuve, a justement apprécié dans notre livraison de mai ces nouvelles études où Mgr Pâquet a traité quelques-unes des plus graves questions sociales qui intéressent notre vie publique. Il faut souhaiter que l'auteur multiplie encore ces pages fortes de doctrine, très fermes de style, où s'exprime une pensée nourrie de la meilleure substance philosophique.

M. Henri Gaillard de Champris, professeur à l'École Normale Supérieure, a réuni en un volume élégant et solide des études littéraires et artistiques.(1)

Causeries, conférences ou essais, ces pages abondantes et pleines, offrent le plus vif intérêt.

Lamartine, Émile Augier, Fromentin, Mérimée y revivent tour à tour à l'occasion des anniversaires que l'on a célébrés l'an dernier. François de Curel, René des Granges, Ernest Psichari, Puvis de Chavannes prolongent et décorent cette galerie où M. Gaillard a introduit le lecteur. Et le lecteur aime à y considérer les œuvres et l'influence de ces hommes, guidé par les fines analyses et les jugements motivés du critique.

*
* *

Enfin, notre littérature militante vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage, nous pourrions dire d'une arme nouvelle. Il y a une quinzaine seulement paraissait "*Eclairons la Route*" (2) de monsieur C.-J. Magnan.

(1) *Anniversaires et Pèlerinages*, in-8, 224 pages, Québec, 1922.

(2) Québec, librairie Garneau, 1922.

Il y a longtemps que M. Magnan bataille pour les principes et pour les faits dans le champ vaste et très remué de l'Enseignement primaire. Il a déjà publié plusieurs ouvrages où il a revendiqué pour la Province de Québec l'honneur qui lui revient d'être entrée si activement dans la voie des désirables progrès, et il a réfuté avec une éloquence très informée les accusations que portent souvent contre notre système scolaire ceux qui ne le connaissent pas assez. *Eclairons la Route* est un livre écrit lui aussi "à la lumière des statistiques, des faits et des principes". C'est une réponse vigoureuse faite à *The Right Track* publié à Toronto il y a un an et demi, œuvre posthume de I.-O. Vincent, décédé à Montréal en février 1920, et qui fit longtemps partie du personnel enseignant protestant de notre Province. Le livre de M. Vincent a pour sous titre : *Compulsory Education in the Province of Quebec*.

La question de l'instruction obligatoire que quelques-uns ont agitée en ces dernières années revient donc encore dans cet ouvrage dirigé contre nous, et M. Magnan établit à l'aide des statistiques, des faits et des principes, pourquoi nous n'en avons pas besoin.

Nous reviendrons sur ce livre qui vient de paraître ; nous tenons à féliciter tout de suite M. Magnan de l'avoir écrit.

Camille Roy, ptre.